

Neuchâtel : parcours de deux exilées

Autor(en): **Doret, Corinne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **85 (1997)**

Heft 1403

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-281171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PARCOURS DE DEUX EXILÉES



L'une et l'autre ont été contraintes de quitter leur pays, pour des raisons politiques. Toutes deux vivent maintenant en exil, à Neuchâtel, avec leur famille. Interviews de Malchide (prénom fictif), Iranienne et de Dusha, Albanaise du Kosovo.

Malchide

Malchide, 38 ans, mariée et mère de deux filles, est originaire de Téhéran. Elle vit en Suisse depuis 7 ans:

Mon mari a fui le régime Komeini pour des raisons politiques. Il s'agit d'un gouvernement despotique contre lequel on ne peut pas s'opposer. Je suis partie la première, en avion avec ma famille. Nous avions convenu de nous retrouver à Istanbul avant de rejoindre la Suède.

Pendant trois mois, je n'ai eu aucune nouvelle de mon mari, car il avait été arrêté à la frontière turque avec le passeur et d'autres hommes. Par miracle, il n'a pas été rapatrié en Iran. Les Turcs ont, semble-t-il, tenu compte du fait que sa famille était déjà sur leur territoire.

Nous avons vécu deux ans en Turquie, avant de rejoindre un centre pour réfugiés à Fribourg.

Comment s'est déroulée la vie sur place?

C'était dur. Nous avions l'impression, durant ces trois mois, d'être des cobayes de laboratoire.

Les responsables ont décidé d'envoyer tout le monde en Suisse alémanique, mais grâce au cours de français que j'avais pris

en Turquie, nous avons rejoint Neuchâtel. Un mois et demi plus tard, nous trouvons un appartement.

Comment se passe l'adaptation et l'intégration en Suisse?

Ce n'est pas facile. J'ai suivi des cours de français. Maintenant, je l'enseigne. Mes filles sont à l'école. Quant à mon mari, il est aujourd'hui au chômage. Il a travaillé un temps dans son domaine: la médecine, essayant en parallèle d'obtenir une équivalence. Il a malheureusement échoué. C'est plus difficile pour lui.

Je pense qu'en général, il est moins évident pour un homme que pour une femme de s'intégrer. La femme garde au moins son rôle dans la famille.

Est-ce que vous aimeriez retourner en Iran?

L'Iran me manque, ma famille s'y trouve toujours et mon mari serait prêt à partir demain. Seulement les racines de mes filles se trouvent en Suisse. Pourront-elles encore vivre là-bas? Le régime actuel met beaucoup de pression sur les femmes.

Dusha

Pour sa part, Dusha, 38 ans, accompagnée de son mari et de leurs trois fils a fui la province du Kosovo où les Albanais subissent la répression serbe. Depuis 4 ans et demi en Suisse, leur situation est encore précaire, l'Office fédéral des réfugiés estimant les risques de danger pas suffisamment prouvés.

Jamais je n'ai pensé qu'un jour je quitterais mon domicile. Nous avions une maison, je travaillais comme infirmière, mon mari comme professeur d'histoire. Mon époux était en danger: les Serbes exercent une censure à l'intérieur même des écoles. Nous vivions dans l'angoisse qu'il se fasse emprisonner.

Il est donc parti trois mois en Suisse, rejoindre ses frères, en espérant que la situation se calme. Pendant ce temps, je continuais mon

travail et les enfants, l'école. Mon mari est revenu, puis reparti à cause des menaces.

Un mois plus tard, j'ai quitté le Kosovo avec mes enfants. Je laissais le reste de ma famille.

Comment s'est passé le voyage?

Nous sommes d'abord partis en taxi. L'agence nous avait promis de nous amener jusqu'à Milan pour 1500 DM. C'était sans compter avec les problèmes mécaniques de la voiture. Nous avons traversé la Hongrie. Arrivés à la frontière avec la Croatie, alors en guerre, on ne nous a pas laissés entrer à cause des plaques. Alors le taxi a rejoint la Slovaquie, où le problème était identique. Je commençais à désespérer. Finalement nous avons pris un taxi hongrois qui nous a amenés jusqu'à la frontière entre l'Italie et la Suisse. Là, c'était un ami albanais qui nous a montré un trou dans une barrière et qui nous a dit: «De l'autre côté, c'est la Suisse, allez-y!»

Vous sentez-vous intégrée en Suisse?

Nous n'avons jamais accepté d'être une charge pour notre pays d'accueil. J'ai trouvé un travail le plus rapidement possible, même si le salaire était à peu près équivalent à l'aide que nous proposait Caritas. D'abord, j'ai fait du repassage, puis j'ai été engagée comme aide-infirmière. Au début, je ne m'exprimais pas correctement en français, ce qui a engendré des malentendus. Heureusement, mon diplôme d'infirmière a été reconnu par la Croix-Rouge, et depuis j'exerce ce métier. A côté, j'ai aussi eu une activité bénévole: j'ai donné des cours d'hygiène et de santé à des femmes albanaises. Mon but est de pouvoir exprimer ma reconnaissance à la Suisse en donnant le maximum dans mon travail. Ce pays est ma seconde patrie. Elle représente quelque chose de très sain, de stable. Devoir envisager de repartir m'est pénible. En quelque sorte, je recommencerais pour la troisième fois à zéro.